



Surface approx. (cm²) : 2520
N° de page : 92-95

Page 1/4

INTERVIEW > De retour de quatre mois de marche sur le Chemin de Compostelle, l'Académicien rapporte dans "Immortelle randonnée" (Editions **Guérin) des émotions, des bouleversements, et des enseignements tour à tour légers et considérables. L'ancien ambassadeur de France au Sénégal révèle les trésors que recèlent le dépouillement, l'ascèse, l'effort, la lenteur, la vulnérabilité, la souffrance, la solitude. Une leçon sur l'« essentiel », y compris à l'attention des décideurs qui, selon lui, teinteraient l'économie "d'une plus grande humanité" s'ils arpentaient l'itinéraire.**

Propos recueillis par Denis Lafay, à Lyon, Acteurs de l'économie

Jean-Christophe Rufin : « Ah, si chaque décideur « faisait » Compostelle... »



Quatre mois à arpenter 800 km du Chemin de Compostelle : devient-on un "autre" homme après une aventure qui mêle à un point aussi paroxystique les émotions et les épreuves les plus antithétiques ?

Devient-on soi-même ou un autre ? A cette interrogation, sous-jacente à toutes celles qui se posent à soi lorsqu'on accomplit ce pèlerinage, il est difficile de répondre avec clarté. Je n'ai pas le sentiment d'avoir "progressé" en terme de réflexion, et il est complexe de détailler précisément les contours, les ressorts, les manifestations d'un quelconque changement. En revanche, et c'est là l'une des caractéristiques du Chemin, j'ai la perception d'avoir été transformé presque à mon insu. Cette perception, on l'associe davantage à un retour à soi-même qu'à l'éclosion d'une nouvelle personnalité.

"Pourquoi ?" Oui, pourquoi s'engage-t-on dans une telle aventure ? Cette question est omniprésente, et pave chaque kilomètre parcouru, chaque averse éprouvée, chaque blessure pansée. Mais finalement, trouver une réponse à cette interrogation est-il si essentiel ? N'a-t-on pas le droit de "faire" sans forcément y associer une explication ? Demande-t-on au peintre de justifier le mouvement de la main ou l'œuvre aboutie ?

Effectivement, le Chemin enseigne très vite d'éliminer cette question du "pourquoi", d'ailleurs essentiellement posée avant le départ. L'interrogation s'éteint d'elle-même dès que l'on est engagé dans le périple, et ne réapparaît qu'au retour dans la bouche d'un entourage ou d'interlocuteurs qui ne se sont jamais aventurés à Compostelle. Cette "disparition" traduit certainement un phénomène profond : l'effacement de la différence entre l'avant et l'après. Avant de s'engager, on imagine en effet pénétrer dans un monde radicalement différent et même inédit, intrigant ; en réalité, ce qui domine est la continuité entre les deux temporalités, signifiant là que le Chemin est simplement une parabole de la vie. Le marcheur s'immerge dans un mystère : celui de la création. Et, en effet comme pour la main du peintre, on n'a pas à expliquer ou à justifier le mystère.

Dans la société, l'impression est que toute situation de solitude est imposée, redoutée, rejetée. Le plaisir de la solitude, la jouissance du vide forment deux émotions volontiers niées... et que vous rebaptisez en "délicieux compagnon" qui apparaît progressivement sur le Chemin...

Cette solitude constituait, pour moi, une aspiration particulièrement importante après mon expérience de diplomate. Les trois années que j'avais passées à la tête de l'ambassade de France au Sénégal et en Gambie de 2007 à 2010 furent celles d'une négation de la solitude. Jamais je n'étais seul, j'étais même constamment sous surveillance, y compris lorsque je ne m'y attendais pas du tout. Un jour, mon fils aîné m'offrit de grandes palmes de plongée, que je m'empressai de tester seul, loin de tous les regards, dans une contrée déserte et isolée. J'en revins le lendemain griffé d'écorchures après que les courants et les vagues m'eurent projeté sur les rochers qui bordaient la côte. "Monsieur l'ambassadeur, vous avez eu des problèmes avec vos palmes ?", me questionna l'un des gendarmes en faction... Voilà ce que fut mon quotidien en Afrique. De retour en métropole, je redécouvris un espace de solitude mais estimai important de lui affecter un cadre approprié, une dimension inédite. En effet rien n'est plus dangereux que de subir la solitude, car tout exercice passif devient source de manque, objet de crainte, et même synonyme d'abandon voire de mort. Une telle solitude, c'est de manière active qu'il faut l'appivoiser afin de conjurer tous ces spectres et de lui donner un sens. A cet égard, le Chemin confère à la solitude et au dépouillement une valeur particulièrement élevée et positive : ils deviennent des compagnons bien davantage que des adversaires.

Parmi les motivations non forcément de départ mais qui apparaissent peu à peu, existe-t-il la volonté, paradoxale avec la quête intérieure, de fuir une partie de son monde, mais aussi une partie de soi, cette partie sale, honteuse, misérable que chacun de nous porte ?

Je ne suis pas certain. Le sentiment de "me" fuir, je l'ai davantage éprouvé lors de ce passé récent

qui me happait vers une espèce de divertissement pascalien constitué d'agitations, d'honneurs, de cérémonies permanents et souvent dépourvus de sens. Or sur le Chemin, qui éloigne physiquement des lieux familiers, la superposition habituelle des "écrans" s'efface. On est face à soi, face à ses questionnements, face à ses limites. Et on se rapproche de soi.

A ainsi souffrir et baisser la garde qui protège des autres et surtout de soi, on apprend sur ses faiblesses, et ainsi on réhabilite les vertus de la fragilité. Ce peut être effrayant, car on prend conscience de ce que l'on est intrinsèquement. Etre à ce point et si longtemps seul avec soi est une prise de risque, peut-être aussi une mise en danger. Avez-vous découvert en vous-même des cavités, heureuses ou indicibles, que vous ignoriez ? Est-ce dans cette mise en péril de soi que l'on approche la Vérité ?

Cette peur, je ne l'ai pas connue, car la solitude m'est coutumière. Je fuis les charges officielles, et consacre de longs mois dans ma maison de montagne à écrire. Or l'écriture et, au-delà, cette discipline, forment elles-mêmes une sorte de traversée solitaire.

Avec le "sac à dos" est évoquée une parabole de l'existence. Au début du périple, on le charge, par "peur" de manquer. Puis au fur et à mesure de sa mise à nue personnelle, on le déleste. "Le poids, c'est de la peur". Or la société n'a jamais été autant productrice de protections, d'assurances, qui toutes concourent à se "prémunir"...

Ce périple vers Compostelle m'a effectivement permis d'établir une distance à l'égard de certaines de mes peurs. Ce "poids de la peur" n'incarne pas une angoisse existentielle, mais plutôt concentre l'ensemble des petites peurs, parfois infimes mais répétitives, qui, au fond, tissent une personnalité. Peur d'être en retard, peur de manquer, peur d'avoir froid, peur d'avoir faim, etc. Des peurs sur lesquelles, une fois en chemin, on se focalise et que l'on met en perspective, quotidiennement, avec ce poids autant physique que philosophique que l'on charrie sur son dos.

Je dois toutefois reconnaître qu'avant le départ a surgi le sentiment, étrange, que cette aventure exhalait un parfum mortifère. Je me suis surpris à mettre de l'ordre dans ma vie, à organiser les conséquences de ce que j'assimilais à la perspective de disparaître. Rien dans ce périple n'avait de caractère risqué ou exceptionnel, et pourtant j'éprouvais une espèce d'ablation, m'invitant à préparer et même à répéter ma mort, comme si j'étais atteint d'une maladie incurable. Cette perception, cette conscience inédite d'une forme d'irréversibilité, constituèrent une grande angoisse, qui toutefois s'évanouit dès que je commençai d'arpenter le Chemin.

Depuis votre retour, vous êtes-vous défaits de certaines de ces peurs ?

Oui, la principale d'entre elles étant celle que l'on éprouve pour les autres à l'idée de disparaître. Or cette peur n'interroge pas que le cercle intime, qu'il soit familial ou amical. Sous son écorce fourmillent bien d'autres déclinaisons. Par exemple la question que l'on se pose sur la place, la représentation, la lisibilité sociales, qu'on a l'impression de devoir à tout prix honorer parce qu'elles démontrent que l'on est "vivant" pour les autres, que l'on demeurera dans leur mémoire.

Auparavant, je répondais volontiers aux sollicitations des médias, parfois même je voulais coûte que coûte être "présent" non pour assouvir un orgueil, une vanité, une fatuité quelconques, mais simplement pour conjurer la peur d'être oublié. Aujourd'hui, ce réflexe a disparu : j'établis un filtre extrêmement sélectif et épouse une discipline à laquelle je me tiens sans aucun effort, très naturellement.

Vous avez établi une nouvelle hiérarchie de l'"essentiel"...

Absolument. Désormais, je hiérarchise mes priorités et arbitre les sollicitations à partir d'une indication principale : le sens de mon intervention. C'est en évaluant l'envergure de ce sens que je décide de mes engagements. Et depuis que je distingue mieux l'essentiel de la futilité, depuis que mon discernement répond à des critères plus exigeants, "vrais", et davantage conformes à ce que je "suis", je me sens bien plus léger...

... et avez peut-être appris aussi à relativiser votre "utilité", autant personnelle que contributive à votre environnement - littéraire, médiatique, etc. ?

En réalité, chaque fois que je soulève cette question, fondamentale, de l'utilité, je suis ramené mécaniquement à mon métier d'origine : la médecine. C'est en effet surtout, et peut-être même seulement, dans mon activité de médecin que je me considère utile. A tel point d'ailleurs qu'à chaque retour d'une longue aventure, je veux m'imposer de reprendre l'exercice de mon "véritable" métier. Malheureusement, ce n'est guère compatible avec l'ensemble de mes autres engagements.

Pourquoi vous sentez-vous davantage utile en qualité de médecin que d'auteur ?

Je ne néglige pas la valeur de l'écrit ni l'intérêt de mes écrits. Et je ne conteste pas que les livres peuvent être utiles, être d'un secours substantiel auprès de lecteurs, innover un sens. Simplement, l'utilité sociale de l'écrivain est faible, voire nulle, contrairement à celle du médecin. D'autre part, la formation et l'exercice de cette profession sont durs, exigeants, concrets, réclament une discipline importante et "exposent" émotionnellement. C'est pourquoi je me présente toujours "médecin", jamais "auteur". Toute autre activité semble dès lors sinon futile en tous les cas secondaire.

Le Chemin, c'est aussi l'opportunité de vivre la liberté d'une manière inédite. En concluez-vous que dans son quotidien, personnel ou professionnel, l'individu fait un emploi incongru de sa liberté ?

Ne soyons pas si sévère. Le Chemin n'est pas la liberté, il est même en réalité une forme d'astreinte puisqu'il contraint jour après jour à accomplir un effort qui pèse de plus en plus. Se lever chaque matin, hisser son sac, affronter la pluie, marcher 40 km, dormir dans des conditions bien peu orthodoxes... En revanche, le Chemin prépare à la liberté parce qu'il oblige au dépouillement. Peu de temps après mon retour, lors de l'écriture de *Le Grand Cœur* - une biographie de Jacques